

PROLOGUE

En s'observant attentivement dans le miroir de sa coiffeuse, lady Catherine se demandait à qui pouvait bien appartenir ce visage qu'elle se plaisait tant à observer en temps normal. Des cheveux bruns soyeux savamment relevés en un chignon élégant paré de perles fines, une véritable œuvre d'art réalisée par les mains expertes de sa femme de chambre Lydia. Une peau d'albâtre dont seules les pommettes étaient rosies d'un léger pincement effectué du bout des doigts. Un regard de braise heureusement adouci par de longs cils. Un nez fin et délicat, et enfin une bouche en forme de bouton de rose à peine éclos.

Un visage de poupée, en somme. Lady Catherine ressemblait bel et bien à une poupée de porcelaine, bien apprêtée, bien sage, bien décorative. Une marionnette même, tant il lui semblait que des fils invisibles et rigides entravaient le moindre de ses mouvements. Sa beauté était bien présente dans le reflet qu'elle interro-

geait du regard, mais où étaient donc passés sa personnalité, ses rêves, son envie de liberté ?

Elle avait dû enfouir le tout au fin fond de son âme pour arborer le masque de jeune fille parfaite que le monde s'attendait à admirer. Le monde, c'était avant tout ses parents : lord et lady Davenport, riches héritiers d'une famille noble qui possédait depuis sept générations un large domaine posé sur les terres vertes et fertiles du comté du Berkshire, ce charmant paysage de carte postale situé au sud de l'Angleterre. Tous deux formaient depuis vingt ans un couple modèle, respectable et apprécié, de ceux qui n'avaient jamais commis le moindre faux pas dans toute leur existence policée. Ils étaient à eux seuls l'incarnation de la haute société britannique, tout en élégance et en retenue, de fervents adeptes de la discrétion quelles que soient les circonstances. Que ne leur ressemblait-elle pas ! Sa vie aurait été tellement plus simple, plus facile, peut-être même plus supportable...

Lady Catherine aurait tant aimé se glisser dans le rôle qui lui avait été attribué dès son plus jeune âge : choisir parmi ses prétendants celui qui lui plaisait le plus – ou qui lui déplaisait le moins. Mener une vie de fêtes et de faste. Donner naissance à un ou deux héritiers, avant de les confier à une *nanny* pour reprendre le cours de sa vie au plus vite, dans un tourbillon de voyages à travers l'Europe, de garden-parties organisées par les plus importantes familles de Londres et des traditionnels *tea times* tenus dans la demeure de ses parents ou dans les magnifiques jardins qui faisaient la fierté de sa mère.

Mais il n'en était pas ainsi. Il n'en serait même jamais ainsi. En raison de ses convictions et de son « originalité », elle avait tiré un trait sur l'avenir idéal qui se profilait pour une jeune fille de bonne famille comme elle. Elle était bien déterminée à ce que tout cela en vaille la peine. Alors que, derrière elle, Lydia s'affairait le plus discrètement possible pour remplir une imposante malle de voyage avec tout le nécessaire pour séjourner dans la capitale, lady Catherine ferma les yeux et soupira.

Une minute, il ne me faut qu'une minute pour me ressaisir.

Il lui fallait oublier lord Ashton. Oublier aussi les attentes de ses parents qu'elle ne manquerait pas de décevoir davantage au vu de ce qu'elle s'apprêtait à faire. Oui, oublier. Et penser à demain, se concentrer uniquement sur ce projet un peu fou dans lequel elle avait embarqué Lydia malgré elle, et qui ne manquerait pas d'offusquer les membres les plus éminents de la bonne société. Oh oui, elle avait échappé au scandale, mais ce n'était que pour un temps ! Il surgirait bientôt sous une nouvelle forme, elle le présentait, mais cela ne l'empêcherait pas de mener sa mission à terme. Il lui fallait le faire, pour au moins une fois dans sa vie sortir du rang. Surprendre. Et se sentir vivante. Oh ! comme elle avait besoin de se sentir vivante alors même qu'elle n'avait jamais éprouvé un sentiment de vide aussi intense !

Et puis, elle en était convaincue, il ne s'agissait pas que d'elle. Son escapade londonienne serait le début d'une nouvelle aventure. Elle pourrait faire partie d'un

mouvement bien plus grand, bien plus important, dans cette société qui devait absolument évoluer si elle souhaitait survivre. Il ne pouvait en être autrement, même si ses parents et tous leurs amis, aussi titrés que fortunés, étaient loin d'en avoir conscience à cet instant. En ce mois de mai 1911, le vent du changement n'allait plus tarder à s'abattre sur leur univers : autant le précéder et entreprendre ce qui lui semblait le plus juste.

Le silence s'était fait autour d'elle, invitant une étrange sensation de paix à se faufiler jusque dans son cœur. Lydia se racla doucement la gorge pour signaler à lady Catherine qu'elle avait terminé sa tâche. La malle était posée près de la porte, prête à être emportée par l'un des valets de la maison qu'il lui suffisait de sonner.

— Avez-vous besoin d'autre chose, milady ? demanda Lydia d'une voix douce, dont le léger tremblement trahissait une certaine inquiétude face au départ imminent.

Lady Catherine ne se retourna pas. Elle ouvrit les yeux et s'adressa à Lydia à travers le reflet du miroir, relevant le menton tout en tâchant tant bien que mal de prendre un air plus assuré qu'elle ne l'était en réalité. Surtout, garder la face. Sauver les apparences.

— Non, tout semble en ordre, je vous remercie, Lydia. Allez donc prévenir Mr Clayton que je suis prête à partir. Je descendrai dans un instant.

Lydia inclina docilement la tête avant de quitter la chambre richement décorée, mais désormais singulière-

rement vide. Elle aussi devait préparer ses affaires, mais cela ne lui prendrait que quelques minutes. C'était au moins l'un des rares avantages des domestiques, pensa-t-elle avec amertume en lissant le coton amidonné de son tablier blanc qu'elle portait sur une robe noire dépourvue de formes et de style. Un uniforme aussi triste que son quotidien.

Quand la porte fut refermée, lady Catherine attendit quelques secondes avant de sortir du tiroir de la coiffeuse une boîte en nacre finement ouvragée dans laquelle elle avait rangé quelques-uns de ses plus précieux bijoux. Elle souleva les boucles d'oreilles incrustées de pierres précieuses et les bracelets scintillants, puis le fond orné de velours rouge afin de saisir la lettre pliée en quatre qui y était secrètement cachée. Elle prit le temps de lire pour la dernière fois les quelques mots rédigés d'une écriture fine mais dynamique sur un papier froissé à force d'avoir été déchiffré et interrogé. Puis elle déchira en petits morceaux le précieux courrier qu'elle jeta dans la cheminée Tudor avant de passer à son tour la porte de sa chambre. Elle s'accorda juste le temps de poser à nouveau un masque d'indifférence sur son beau visage avant de quitter le confort et la sécurité de Berkley Hall.

Il n'était pas encore six heures lorsque Mrs Smith emprunta l'étroit escalier de service qui menait au dernier étage du château de Berkley Hall, où se trouvaient depuis toujours les chambres réservées aux domestiques de la famille Davenport.

Comme chaque matin depuis son entrée au service de lord Edward et de son épouse lady Fiona une quinzaine d'années auparavant, la gouvernante revenait de la cuisine, où elle s'était assurée de la bonne organisation du petit-déjeuner. Pour cela, il fallait que la nouvelle fille de cuisine, une jeune Londonienne maigrichonne qui répondait au nom de Becky, prenne bien ses marques et intègre le rituel qui lui était désormais attribué : récurer les fourneaux et la batterie de casseroles en cuivre, sortir tous les ustensiles nécessaires à la confection des muffins, des scones et des œufs brouillés. Sans oublier de préparer le petit-déjeuner des autres domestiques qui ne tarderaient pas à descendre prendre des forces avant de commencer une

journée bien chargée, ponctuée de tâches plus ou moins ingrates selon le rang qu'ils occupaient.

Mrs Smith soupira en attaquant la dernière volée de marches, et un vertige lui fit perdre l'équilibre une fraction de seconde. Son visage déjà naturellement sévère se crispa, mais, comme à chaque manifestation de la fatigue accumulée au fil des ans ou du souci causé par le poids des responsabilités, elle se ressaisit, car elle n'avait tout simplement pas de temps à perdre. Sans faire grand cas d'une chose aussi triviale que son état de santé, elle reprit son ascension, chaque pas faisant tinter le trousseau de clés accroché à sa ceinture.

Parvenue sur le palier, la gouvernante frappa avec énergie à chaque porte, signifiant ainsi aux femmes de chambre qu'il était grand temps de rejoindre le « monde d'en bas », comme elle le surnommait volontiers par opposition à l'univers luxueux et élégant des « gens d'en haut ».

Quelles que soient les circonstances, Mrs Smith n'attendait rien de moins qu'un comportement exemplaire de la part de ses subordonnées, et cela commençait par une ponctualité à toute épreuve. La gouvernante était à la fois crainte et respectée, car elle dirigeait son petit monde d'une main de fer dans un gant de velours, mais était la première à appliquer ses principes.

Surtout, elle n'abusait jamais d'une autorité naturelle qu'elle exerçait pourtant à chaque instant de la journée. En quelques années seulement, sa réputation avait largement dépassé les frontières du domaine de Berkley

Hall, ce qui faisait sa fierté, à défaut de son bonheur. Elle avait ainsi refusé de servir d'autres familles, certaines plus titrées encore que les Davenport... Sa rigueur professionnelle n'avait d'égale que sa loyauté.

Lydia émergea d'un sommeil profond et ne put s'empêcher de grommeler à l'idée d'entamer aussi tôt une nouvelle journée de dur labeur. Elle remonta jusque sous son menton la couverture en laine d'un vert défraîchi, profitant encore quelques minutes de la douce chaleur de son lit.

Puis, consciente du retard pris à lambiner ainsi, elle se leva en toute hâte afin d'effectuer un brin de toilette avec l'eau froide du broc qu'elle avait rempli la veille. Un frisson lui parcourut le corps et elle imagina combien un bain chaud serait agréable...

Mais c'était un luxe qu'une fille de sa condition ne pouvait pas s'offrir ou, du moins, pas aussi souvent qu'elle l'aurait souhaité. Elle se sécha et enfila rapidement la tenue de femme de chambre qu'elle détestait tant, symbole pour elle de son asservissement. Lydia s'en voulait d'avoir de telles pensées, car elle n'avait finalement pas à se plaindre de son sort : comme sa mère le lui rappelait chaque fois qu'elle lui rendait visite, c'est-à-dire tous les dimanches après-midi, sans exception, elle avait bien de la chance d'avoir trouvé une place dans la demeure d'une famille respectée et qui ne lésinait pas sur les gages, même si elle devait se contenter des vêtements de seconde main que ses employeurs voulaient bien lui céder.

Et même s'ils la logeaient dans une minuscule pièce mansardée, qu'elle devait partager avec une autre domestique de la maison. Là encore, Lydia devait admettre qu'elle s'en tirait plutôt bien : sa compagne de chambre, Anne, était une jeune veuve extrêmement discrète et fiable. Elle ne parlait que lorsque cela lui était absolument nécessaire et se contentait la plupart du temps de hocher la tête en vous fixant de ses grands yeux tristes.

Mais Lydia, d'une nature plus extravertie, trouvait parfois son silence pesant. Jamais Anne n'aurait eu l'idée de discuter avec elle avant de s'endormir, de lui confier ses pensées les plus intimes ou encore de lui raconter les folles rumeurs qui arrivaient parfois aux oreilles des domestiques... quand ils n'en étaient pas à l'origine, étant souvent les témoins involontaires de scènes cocasses ou même carrément scandaleuses.

La plupart du temps, Anne n'était que l'ombre d'elle-même, effectuant son travail sans sourciller, sans se plaindre et surtout en se rendant aussi invisible que possible. Lydia aurait bien voulu trouver en elle une confidente, une amie... Mais elle s'était fait une raison : leur relation ne dépasserait jamais cette courtoisie un peu maladroite et elle devrait bien s'en accommoder. C'était dans ces moments-là que lui manquaient le plus ses six frères et sœurs, aussi pénibles qu'ils pouvaient l'être parfois envers une sœur aînée qui se comportait avec eux comme une deuxième mère.

Alors pour pallier le silence qui l'oppressait aux heures sombres de la nuit, elle avait trouvé un exutoire : quand elle n'était pas trop fatiguée par sa longue journée, elle couchait par écrit tout ce qui lui passait par la tête. Des réflexions sur sa journée, des remarques sur sa condition et l'injustice qui régnait dans la société et que tout le monde autour d'elle semblait accepter, à son plus grand étonnement.

Certains soirs, quand elle se sentait d'une humeur particulièrement audacieuse, elle aimait s'imaginer dans la peau d'un caricaturiste à succès et dressait des portraits au vitriol des invités de la famille Davenport. Malgré leur bienveillance, lord Edward et lady Fiona, tout comme leurs filles lady Catherine et lady Millicent d'ailleurs, n'échappaient pas à son regard perçant ni à sa plume acerbe, même s'ils n'étaient pas suffisamment excentriques pour être l'objet de vraies moqueries. George, le petit lord âgé de cinq ans, était quant à lui tout à fait épargné, tant lui étaient encore inconnues les frontières qui séparaient les différentes classes sociales pourtant bien représentées à travers le domaine de Berkley Hall, que ce soit dans le château, le parc ou encore les métairies environnantes.

Ce journal intime représentait son seul et unique jardin secret, une petite folie dont personne n'avait connaissance, pas même Anne qui devait sûrement penser que Lydia, comme bon nombre de domestiques, profitait des courts moments qui précédaient le coucher pour écrire à sa famille.